

Mes yeux s'ouvrent après un long sommeil pétri de rêves dont le souvenir s'est déjà estompé.

Aujourd'hui sera un jour bleu outremer.

Chaque jour a une couleur bien particulière, une nuance unique ; aucune teinte ne ressemble à une autre, aucun jour n'est pareil au précédent.

Je le sais bien avant de me lever. Ce sera noisette. Ou mauve. De temps en temps, il y a des jours rouges. On ne choisit pas, on fait avec.

Les pires, ce sont les jours jaunes. Je ne les aime vraiment pas, ces jaunes rampant sournoisement sous le coin de votre couverture, qu'ils soient mimosa ou moutarde, ils vous réveillent par leur façon visqueuse de vous coller à la peau, comme s'ils voulaient vous effacer sous leur couleur pâlotte et moite.

Non, vraiment, je préfère les bleus. Comme aujourd'hui.

Ça se voit immédiatement, un jour bleu. C'est un jour où un courant d'air sur votre peau vous réveille, sans vous dire l'heure ; c'est quand votre corps émerge du sommeil avant votre esprit, et que vous vous sentez vivant avant de penser. C'est beau, un jour bleu.

J'ai un carnet pour répertorier tous mes jours. Je les attrape, je les collectionne. Chaque teinte est un nouveau défi, chacune a une nouvelle saveur.

Ce que je préfère, ce sont les mélanges. Ceux-là, je les décris longuement, avec la passion du fervent croyant et la patience du pragmatique scientifique.

Il m'arrive de feuilleter les violets, parfumés de soirs étoilés et de rêveries ; ceux, lilas, empreints de tendresse et de douceur et, bien sûr, ceux, plus rares, améthyste, scintillant de pureté d'âme.

J'entame une nouvelle page. Outremer, 20 août 2013. Une couleur électrique, vivifiante ; elle pénètre dans vos veines, vous la sentez faire le tour de votre corps avec votre sang, et votre cœur crie son amour pour la vie, suppliant de vivre encore pour goûter à toutes les merveilleuses couleurs de ce monde.

Il est temps pour moi de sortir. Je ne vais pas passer une journée outremer à l'intérieur, cloîtré dans mon appartement. Où passer un jour outremer ? Peu importe, j'irai où mes pas me mèneront, ils ne se trompent guère d'habitude.

Une ruelle après l'autre, un carrefour et trois passages piétons plus tard, je me retrouve au bord du lac. Je l'aime, ce lac lisse en surface, mais dans la profondeur duquel des choses se meuvent en silence, dans l'obscurité bleue. Le vent froisse par à-coups sa surface plane, semblant jouer avec ses eaux bleu cobalt, les faisant scintiller sous les tendres rayons du soleil.

Sans vraiment réfléchir, comme si une idée m'avait saisi sur l'instant, je me déshabille et saute. L'eau est fraîche, elle glisse tout autour de moi, m'accueille, me salue en tourbillonnant. Quelques bulles s'approchent malicieusement de mon visage avant d'éclater, comme si elles saluaient un camarade de jeu qui se serait absenté trop longtemps.

Grisé, j'aspire une grande goulée d'air et plonge vers les profondeurs moelleuses du lac. En dessous de l'eau, la lumière paraît compacte, dense. Plus je descends, plus cette luminosité diffuse paraît sombre ; l'eau avale la lumière, elle la divise pour mieux l'englober de sa puissance silencieuse.

J'observe le fond. Les algues s'attèlent à camoufler les vélos jonchant le fond, quelques poissons s'enfuient à mon passage ; les bords du lac sont déprimants. Je dépasse un rocher, et soudain je vois une main tendre vers moi. Elle m'agrippe, m'obligeant à faire face à son possesseur. Je manque d'expirer le peu d'air qu'il me reste. Ce n'est autre que... moi ! Je fais face à cette apparition, ou plutôt, je me fais face. Mon reflet aquatique tente de me

dire quelque chose, mais ses mots deviennent bulles et montent à la surface, là où je ne pourrai les entendre.

Il devient de plus en plus insistant, comme s'il était agacé de mon incompréhension, mais je parviens tant bien que mal à me défaire de sa prise.

La tête enfin hors de l'eau, je nage aussi vite que possible en direction de la berge, de mes vêtements, de la circulation, de tous ces endroits où je ne risquerai pas de croiser un double de moi au détour d'un rocher. Une fois la rive atteinte, j'ose me retourner. Rien. Les eaux ont cicatrisé après mon passage, et rien ne vient plisser leur surface – pas de main, pas de double, rien.

Je me rhabille, je frémis ; en partie à cause de ma peau décorée de gouttelettes délicates, en partie à cause de cette vision dans les profondeurs. Mais était-ce vraiment une vision ?

La peur m'étreint les entrailles. On dit « une peur bleue », mais c'est faux ; la peur, la vraie peur est à mi-chemin entre aubergine et prune. C'est une peur tuméfiée, qui se boursoufle à mesure que vous la laissez grandir en vous ; c'est une peur douloureuse, bouffie, qui vous ronge de l'intérieur.

Je me dirige vers la première terrasse que je vois et je commande un café, pour me réchauffer le corps et le cœur. La noirceur du liquide apaise mes pensées, les recouvre de son voile amer et familier. La tasse vide, je me sens un peu mieux, plus serein. La vision ne me semble plus être qu'un mauvais rêve, lointain, brumeux et surtout inoffensif.

Je règle et m'en vais en direction de chez moi. Le soleil finit sa course vers l'ouest, la luminosité diminue, c'est l'instant où les choses prennent malgré elles une teinte sépia irréaliste. Elles commenceront à avoir l'air effrayantes lorsque la nuit sera vraiment tombée, mais pour l'instant elles sont encore illuminées de ce faible éclat mordoré.

Chez moi, j'allume la radio et me prépare des cordons bleus.

« Si ce n'est pas moi,  
Si ce n'est pas lui,  
C'est qui ? »

Chante une voix rauque et traînante, tirant sur le nasillard, semblable à un dégradé virant du rouge au gris sale. Je repense à mon double, à mon moi des profondeurs. C'est vrai, qu'était-ce ? Ma peur, endormie par le café fort, se réveille doucement. Elle me saisit les entrailles, puis monte douloureusement jusqu'à la gorge. J'ai peur de moi – ou, devrais-je dire, de nous – et de la couleur du lendemain. Était-ce un signe ? Essayait-il de me prévenir ? Ou n'était-ce qu'une élucubration de plus de mon esprit usé ?

Je sors sur le balcon, adressant mon adieu quotidien au ciel dans les étoiles. Un ciel d'outremer.

Je vais me coucher, et je sombre dans un sommeil où les rêves sont entrecoupés de cauchemars.

Mes yeux s'entrouvrent à peine, et je sais. Ce sera un jour blanc, blanc lunaire. Je n'aime pas les jours blancs, ils sont angoissants. Ils vous emplissent la tête, comme un bruit blanc, aigu, et vous dévorent de l'intérieur par leur clarté opaque et blanche. Ils sont acérés et cruels, ils mettent en évidence toute ombre et tout pli.

J'ouvre complètement les yeux. Autour de moi, que du blanc. Le lit, les murs, tout est entaché de cette teinte terrible. Ce n'est pas chez moi. Je me tourne, et je vois une femme

vêtue de blanc dans cette chambre étrange. Me voyant, elle écarquille les yeux, court vers la porte et annonce : « Docteur ! Le patient de la 316 s'est réveillé ! ».

J'emmagasine l'information, trop ébahi pour ne serait-ce que prononcer un seul mot. Mes tempes commencent à battre fort, et une migraine débute. C'est bien un jour blanc.

Le médecin entre dans la chambre et me regarde, les yeux ronds, puis semble se ressaisir suffisamment pour me demander si je sais qui je suis et les raisons de ma présence ici. Je décline mon identité, puis lui explique que je me suis endormi hier dans mon lit et réveillé ce matin dans cette chambre.

A mes derniers mots, il esquisse un sourire. « Non », me dit-il, « vous ne vous êtes pas endormi dans votre lit hier. Pour la simple raison que vous venez de sortir d'un coma de six mois. »

Comme pour prouver ses dires, il me montre mon dossier, avec ma date d'admission : 19 mars 2013. Je n'en crois pas mes yeux. Le lac, mon double, tout mon passé, tout cela n'était donc que mirage ? Mes yeux cillent, une larme perle au coin de mon œil gauche. Le médecin s'en va, après m'avoir expliqué que je devrai entamer des séances de rééducation avant de pouvoir sortir, mais que si mes progrès sont bons, je pourrai sortir dans moins d'un mois.

Ma migraine ne me lâche pas, lancinante. Je peine à rassembler mes esprits, entre la douleur et tout ce blanc autour de moi. Soudain, un éclair de lucidité transperce le voile brumeux de ma migraine : mon double essayait de me prévenir que là-haut, là où je suis désormais, il n'y aurait plus de couleurs pour me nourrir. Il n'y aurait que du blanc.

Je n'envisage pas de jours sans couleur. Je ne veux pas de jours, semaines, années blanches. Je veux du vert pomme, du bleu azur, du vermillon. Il me faut ce festin de teintes, ici je n'ai rien. C'est là-bas que je suis vivant.

En moi, à l'endroit de la migraine, une artère cède. Rupture d'anévrisme. Et je retourne dans mon monde bariolé.

Parce qu'il n'est pas forcément bon de guérir.